
Oton de Granson, *Poésies*

Paris, Champion, 2010

Isabelle Fabre

Joan Grenier-Winther (éd.)



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/peme/2361>

DOI : 10.4000/peme.2361

ISSN : 2262-5534

Éditeur

Société de langues et littératures médiévales d'oc et d'oïl (SLLMOO)

Référence électronique

Isabelle Fabre, « Oton de Granson, *Poésies* », *Perspectives médiévales* [En ligne], 34 | 2012, mis en ligne le 29 janvier 2013, consulté le 26 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/peme/2361> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/peme.2361>

Ce document a été généré automatiquement le 26 novembre 2020.

© Perspectives médiévales

Oton de Granson, *Poésies*

Paris, Champion, 2010

Isabelle Fabre

Joan Grenier-Winther (éd.)

RÉFÉRENCE

Oton de Granson, *Poésies*, édition critique de Joan Grenier-Winther, Paris, Champion, « Classiques français du Moyen Âge » n° 162, 2010, 648 p.

- 1 Chevalier poète de la deuxième moitié du XIV^e siècle, Oton de Granson a laissé une œuvre abondante, constituée en majeure partie de ballades, lays, complaintes et rondeaux. Illustre figure de la cour du Comte Rouge, Amédée VII de Savoie, dont il était le conseiller, Oton de Granson était loué de ses contemporains pour ses qualités chevaleresque : Georges Chastelain lui octroie le « titre d'un des bons chevaliers du monde et des plus exquis » et Christine de Pisan le range parmi les « vrais amans » pour sa loyauté exemplaire. Ses talents de plume contribuaient sans conteste à sa réputation, qui se propagea dans l'Europe entière : ainsi, le « *caballero a la trista figura* » des poètes castillans et catalans lui doit beaucoup ; quant à Chaucer, il voit en lui la « *flour of hem that make in Fraunce* » et adapte plusieurs de ses ballades dans sa *Complaint of Venus*. Cette bonne fortune poétique fut toutefois sans lendemain : la mort du Comte Rouge, en 1391, et les soupçons d'assassinat qui pesèrent sur son entourage contraignirent Granson à quitter la Savoie et à se réfugier en Angleterre, où il bénéficia de la protection de Richard II. Réhabilité quelques années plus tard par Charles VI, il n'eut guère le temps de profiter de ce retour en grâce et mourut dans un duel auquel le contraignit son accusateur de la première heure, Gérard d'Estavayer, en 1397.
- 2 Les poésies de Granson ont bénéficié d'une large diffusion manuscrite. Si aucun témoin ne conserve l'intégralité de ses écrits, on recense à ce jour vingt-quatre manuscrits totalisant une centaine de pièces. Au début du XX^e siècle, Albert Piaget avait heureusement exhumé cette œuvre importante en publiant deux des manuscrits principaux (BnF, fr. 2201 et Lausanne ms. 350) ; des éditions partielles suivirent,

fondées sur d'autres témoins. Mais il manquait encore une vision d'ensemble. Cette lacune est aujourd'hui réparée grâce à la présente publication. S'appuyant sur les deux manuscrits les plus complets (celui de Lausanne, déjà exploité par Piaget, et le BnF, fr. 1727), complétés entre autres par le prestigieux Codex 902 de l'Université de Pennsylvanie, Joan Grenier-Winther rend enfin accessible une œuvre dont on avait sous-estimé la richesse et la variété. Souvent mêlées aux poèmes d'Alain Chartier, annonçant avant lui « l'avènement de la mélancolie » (D. Poirion), les pièces de Granson chantent les souffrances de l'amant malheureux, éloigné de sa dame ou repoussé par elle, mais loyal en dépit de tout. L'originalité de la voix poétique tient ici avant tout au ton de contestation et de révolte, qui le dispute à la résignation. À grand renfort de rimes équivoques, d'anaphores et autres procédés liés à l'*annominatio*, la voix du *Je* lyrique épanche sa plainte avec une opiniâtreté de victime revendiquant son bon droit bafoué. L'expression joue aussi des effets de décalage ironique : le tradition littéraire de la Saint-Valentin, prétexte à chanter les amours et les joies printanières, voit chez Granson sa valeur inversée, devenant jour de deuil et de déploration (« Complainte de Saint Valentin Garenson », « Songe Saint Valentin »). La variété des formes employées, souvent coulées dans le moule du récit onirique, participent aussi de l'« écriture fragmentaire d'un discours amoureux » (Kosta-Théfaine). Ainsi, à côté de nombreuses pièces isolées, certains poèmes de plus large envergure se détachent : c'est le cas du *Livre Messire Ode*, long de 2501 vers et construit comme un texte narratif à insertions lyriques, alternant séquences de songe et d'éveil dans un cadre bucolique. Les ressources de l'allégorie y sont largement mobilisées, sous forme d'un long débat entre le Corps et le Cœur, à quoi il faut ajouter les conflits réitérés entre Desir et Dangier, Espoir et Faux Semblant, autant de figures héritées du *Roman de la Rose* qui se disputent le devant de la scène.

- 3 Le volume fait précéder ce riche corpus d'une introduction en plusieurs volets : on y trouve une brève présentation de l'auteur replacé dans son contexte historique, un inventaire de la tradition manuscrite, des éléments d'analyse littéraire ainsi qu'un aperçu des spécificités de la langue et de la versification. Une bibliographie détaillée conclut cette section. Les pièces sont ensuite présentées dans l'ordre qui est celui du manuscrit de Lausanne ; suivent des poèmes attestés seulement par d'autres manuscrits, puis le *Livre de Messire Ode*, édité d'après le témoin le plus complet (BnF, fr. 1727). L'édition inclut enfin des pièces d'attribution douteuse (XCII-CIII), proches des précédentes par le thème, le ton ou la transmission manuscrite. Chaque texte est accompagné d'un double appareil (corrections et variantes) signalant clairement les interventions éditoriales, ainsi que d'une notice sur la versification. Enfin, les huit tables (parmi lesquelles des listes d'incipits, explicits, refrains et mots à la rime) et le glossaire qui ferme le volume fournissent les indispensables outils de repérage et d'analyse à qui veut aller et venir sans entraves dans cette œuvre aux échos et ramifications multiples.
- 4 Le point fort de l'édition de Joan Grenier-Winther réside incontestablement dans la précision de ses analyses métriques et on lui saura gré d'avoir eu la patience d'effectuer ce travail minutieux. La poésie d'Oton de Granson est, à cet égard aussi, d'une haute tenue et les subtilités techniques n'y sont pas rares, jusque dans le respect des contraintes métriques qui n'exclut pas les jeux de décalages et de dissymétries. D'où l'intérêt des notices descriptives accompagnant chaque pièce, où les types de rimes et leur combinatoire, les césures lyriques et épiques, les cas de hiatus externe, ou encore les entorses aux règles de la versification sont systématiquement relevés et identifiés. Il

va de soi qu'un tel travail comporte son lot d'erreurs et de lacunes. Ainsi, les cas de vers hypométriques ou hyperméttriques ne sont pas aussi fréquents qu'on veut bien le dire et les corrections proposées ne se justifient pas toujours (cas de *e* final muet, par exemple en XXXVII-9, de diérèse en LXX-7 ou de synérèse en LXXI-9). On regrettera surtout que ces relevés, si précis soient-ils, ne débouchent pas sur une véritable étude poétique. Les virtuosités rythmiques et métriques de Granson auraient mérité d'être autrement mises en valeur et appelaient la présence d'un appareil de notes beaucoup plus étoffé (faisant une place aux remarques stylistiques), sans compter que le lecteur eût trouvé là une précieuse aide à la compréhension de poèmes parfois difficiles. De ce point de vue, livrer des éléments formels à l'état brut ne dispense pas d'un effort d'interprétation qu'escamote malheureusement l'introduction, qui ne va guère au-delà d'un résumé des pièces les plus longues et où on peut lire ce genre d'appréciation sur la « valeur » de l'œuvre – degré zéro de l'analyse littéraire : « C'est donc son influence sur Chaucer, son influence sur le genre poétique de la lamentation amoureuse, en particulier en Espagne, et son influence sur la tradition littéraire de la saint Valentin, ainsi que le fait qu'il devance et influence des poètes importants plus reconnus, qui constituent les grandes lignes de l'importance de Granson et qui se mêlent pour témoigner de la valeur littéraire de ses œuvres » (p. 102-103).

- 5 On regrette tout autant que les problèmes d'attribution ne fassent jamais l'objet d'un débat de fond. Ainsi, les ballades attribuées par certains critiques à Machaut figurent ici au nombre des écrits de Granson sans autre argument, semble-t-il, que celui de l'autorité (« Piaget et Cunningham incorporent ces dix ballades dans leur éditions de Granson. Nous les lui attribuons également ici... », p. 158, note). Même constat avec la *Pastourelle Granson* (XCIX), « poème vraisemblablement de Jean de Garencières, attribué à Granson par Pagès » (p. 500). On reste aussi sur sa faim en matière d'analyse philologique et la section de l'introduction consacrée à la langue est, à ce titre, nettement insuffisante : Joan Grenier-Winther se contente d'y rapporter en vrac un certain nombre de remarques (coexistence de formes épiciques et analogiques parmi les adjectifs féminins de la deuxième classe, par ex.), mais on chercherait en vain une présentation méthodique des phénomènes dans leur ensemble. Les graphies, curieusement appréciées à l'aune de « la fluidité de la langue écrite typique du Moyen Âge » (p. 71) suscitent des observations parfois confondantes de banalité (« le scribe n'emploie qu'irrégulièrement un accent sur le *i*... », p. 72) ou d'imprécision (l'emploi du terme *diphthongue* pour des cas de graphies conservatrices apparaît largement abusif).
- 6 Ces négligences se retrouvent enfin dans le glossaire, aux erreurs et lacunes récurrentes : de nombreux mots clés, aux nuances sémantiques subtiles (*angoisse*, *dueil*, *meschief*, *nonchaloir*, *pitié* et *piteus*, *faillir*, *mater*, *soingneus*...) en sont absents, quand ils ne sont pas mal répertoriés (*affiere*, P3 subj. prés. d'*aferir* rattaché à tort au verbe *affier* en XI-14, ou *larrai*, P1 du futur I de *laissier*, à l'entrée *larrer* !) ou traités avec désinvolture (*lait* traduit par « laid »). À quoi s'ajoute le fait que les sens proposés ne distinguent pas les occurrences (cas souvent délicat de *dangier*), dont le relevé est par ailleurs très incomplet, ce qui prête facilement au contresens (cf. les emplois de *mestier* et de *gent* par ex.). Il eût également été utile de distinguer, pour chaque entrée, les différentes classes et formes grammaticales des termes, en veillant entre autres à restituer les radicaux non marqués (*deduit* pour *deduis*, *delit/delis*, *marri/marris*, *mué/muez*...), ce qui aurait permis d'éviter un certain nombre d'approximations (du type *entrevenant* part. prés. substantivé classé un peu rapidement dans la catégorie des adj., *peyour* identifié comme subst. masc. sans aucun renvoi à la flexion primitive de l'adj., ou encore *pascour*

adj. et non adv. dans le syntagme *temps pascour*) ; à l'inverse, certaines variantes graphiques (telles *foulour* et *fouleur*) auraient gagné à figurer sous la même entrée. Enfin, on peut juger discutable d'inclure dans l'index des noms propres un relevé des personnifications, aux contours souvent flous et ambigus (ainsi, on y trouve Pitié – au demeurant sans aucun élément de définition – alors que son emploi chez Granson est loin d'être systématiquement allégorique).

- 7 Ces remarques critiques ne suffisent pas à remettre à cause l'opportunité de la présente publication et pèsent en définitive d'un poids tout relatif au regard du mérite de Joan Grenier-Winther, dont le travail de longue haleine permet enfin l'accès à une œuvre majeure de la deuxième moitié du XIV^e siècle, jusqu'ici confidentielle car malaisément accessible. On lui en saura gré, le champ étant désormais libre pour des études plus approfondies en termes d'analyse philologique et poétique.

INDEX

nomsmotscles Alain Chartier, Amédée VII de Savoie, Charles VI, Geoffrey Chaucer, Georges Chastelain, Gérard d'Estavayer, Oton de Grandson, Richard II

Thèmes : Complaint of Venus, Livre Messire Ode, Roman de la Rose